

Les falaises de l'oeil

François Hébert

Volume 24, numéro 1 (139), janvier–février 1982

Artistes québécois : 9 ateliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1982). Les falaises de l'oeil. *Liberté*, 24(1), 33–37.

ROLAND GIGUÈRE

Roland Giguère est né à Montréal en 1929. Adolescent, il écrit ses premiers poèmes; c'est la lecture d'Eluard qui a déclenché quelque chose en lui. Dès le début, il dessine dans la marge de ses poèmes. Peu à peu, la marge se met à manger la page, le poète se fait dessinateur. Il deviendra ensuite, aussi, graveur et peintre. Au cours de son séjour en France, de 1954 à 1963, il rencontre André Breton, collabore au mouvement surréaliste et plus particulièrement au groupe Phases. De 1970 à 1975, il enseigne les arts graphiques à l'Université Laval. Il est le fondateur des éditions Erta.

Les falaises de l'œil

FRANÇOIS HÉBERT

Peut-être bien qu'il faut d'abord se perdre, s'égarer, s'écarter, ne plus rien savoir, ne plus rien vouloir, s'asseoir quelque part, dans la forêt ou ailleurs, flâner au coin de la rue, laisser dire, laisser faire, attendre, rêver en attendant: les images à la fin viendront se poser sur la vitre de vos yeux, comme autant de petits papillons noirs, de jour comme de nuit, ou multicolores, délicats, frileux, à la fois frileux et effrayants. Ils vont vous dire quelque chose, ces papillons aux ailes plus frêles que le papier; peut-être vous dire que vous allez mourir, ou rencontrer la femme de votre vie, ou que dans le ciel rouge une main bouge, ou quelque chose de plus simple encore, de plus banal, mais vous clignez des paupières, ils partent, emportant avec eux un peu de ce que vous avez vu, et tout le reste, le possible, tout ce que vous n'avez pu voir. Il y a beaucoup plus de choses qu'on ne voit pas que de choses qu'on voit, ça c'est sûr!

L'œil a de ces falaises! Il y a quelque péril à vouloir montrer ce qu'on n'a jamais vu. Giguère prend ce risque. Il aime les falaises, les falaises de l'œil. On peut tomber, vous savez! En bas, c'est sec, il y a des roches et des ronces, des orties, des débris de toutes sortes: des bouts de tuyaux, des gratte-ciel, des hommes politiques, des cartes du monde, des idées reçues, tout un bric-à-brac. En haut, dans les cîmes c'est la neige, c'est la nuit, c'est une lune bleue, c'est les nuages. Est-ce que c'est plus gai, là-haut? Pour y accéder il faudrait monter sur la pointe des pieds sur le dos d'un oiseau. Vous irez quand vos parents dormiront. Et vous ouvrirez l'œil.

Mais si l'œil doit s'ouvrir, c'est moins sur un spectacle extérieur que sur l'être même qui regarde. Donc, aussi bien, dans

cette perspective, fermer l'œil que l'ouvrir, faire le noir, le broyer, pour que la lumière enfin surgisse et le blanc apparaisse, perle des profondeurs au pêcheur manifestée, éblouissante. Ce sont des images, évidemment. Comme du reste les perles elles-mêmes sont des images: plus dures, c'est tout...

Facile à dire, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce donc qu'ouvrir l'œil? C'est à la fois ce que Giguère cherche à faire et à savoir, guidé par l'obscur astre dans le coin supérieur gauche de la toile. Traverser les apparences, dira-t-on. Oui, et en effet il y a de cela: les encres souvent ressemblent à des tissus plissés, à du papier froissé, presque déchiré, à un labyrinthe de crêtes volcariques vues de très haut. Derrière, en dessous, qu'y a-t-il? Bonne question!

D'un instant à l'autre, tout va basculer. Tout bascule, tout a basculé. Et le passé n'est plus que l'image de ce qu'il aurait pu être. Le temps se défait en silence, en nous et autour de nous. Au ralenti, des pans de murs s'écroulent. L'air froisse les ailes des insectes. Les pierres cassent, le soleil blanchit, la nuit sera lourde, longue, triste, violette. Qu'est-ce qui permettra de traverser le noir et d'aborder aux rives du matin? Le couchant incendie les arbres dont on rêvait. A l'orée de cette forêt imaginée, Giguère veille.

«Ne pas demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer.» Cette phrase de Roland Giguère, elle dit tout. Elle répond admirablement aux questions de Gauguin: «D'où venons-nous? Où allons-nous?» Bien entendu, comme les meilleures réponses, elle répond sans répondre, renvoie à la question et à celui qui la pose. Apprenons d'abord à nous égarer. Perdons nos habitudes: un peu de sauvagerie nous sauvera peut-être. Perdons-nous. Et pour de bon!

Presque tout du reste nous y incite, dans ses poèmes comme dans ses dessins, ses sérigraphies, ses encres et ses huiles. Désapprendre le monde, voilà bien par quoi il faut d'abord passer. C'est la première épreuve, et c'est l'épreuve décisive. Et on n'est jamais sûr d'en avoir fini, tant il est vrai que le connu n'a de cesse qu'il ne nous ait apprivoisés. Le monde pose constamment des bornes autour de nous, et ce n'est pas faire un jeu de mots que de dire que nous sommes bornés. Seuls, parfois, les enfants échappent à cela et savent s'émerveiller devant une fourchette, un soulier, un poteau de signalisation, la nervure

d'une feuille, une clef, une cravate, un nombril, la neige, une automobile. J'aime que Roland Giguère dise n'avoir pas eu d'enfance: il fait une blague, comme un enfant. Pour un peu, il soutiendrait qu'il n'est pas encore né!

Curieusement, c'est par la poésie que Giguère en vient au dessin. Il ne s'y cantonnera pas, reviendra à la poésie, voyagera régulièrement de l'une à l'autre. Pas de frontières, pas de limites aux moyens employés pour parvenir à l'œuvre, et au delà. Du poème au pictural, la distance n'est pas si grande que les spécialistes le pensent, la distance par exemple qu'il y a entre le mot œil, la lettre O et la représentation d'un œil; ou entre le mot vague, la lettre V et les ailes d'un oiseau dans le lointain; ou encore entre le mot pierre, la lettre T, et un bagnard, même si dans ce dernier exemple le lien est plus subtil: le T peut servir de pioche, le bagnard peut avoir la tête dure, ou s'appeler Pierre, qui sait? L'art a ce pouvoir de créer des liens, même là où auparavant il n'y en avait pas. L'effet de surprise, voilà ce qui importe. Surprendre, dérouter, dépayser, c'est à quoi Giguère s'emploie. Si l'image, dans le poème comme dans le dessin, n'est renversante, subversive, explosive, elle n'est rien.

Giguère ne peint pas pour peindre. Non, il peint pour voir. Il tente le monde. Ses plumes et pinceaux sont appâtés. Qu'en retirera-t-il? Il verra, on verra. Tout dépend des jours. Des fois, il revient avec une orfraie jamais vue, ou avec un mage diaphane, ou un fou, une grue, un minaret, une fleur ou Mélusine même! D'autres fois, avec des lignes éclatées, indécises, qui ne disent pas tout parce qu'elles ne savent pas encore; des lignes striant la nuit, la couchant sur le papier, la pressant de dire ce qu'elle tait depuis si longtemps, par exemple le barrissement gelé de mammoths apparemment morts ou l'immémorial écho du hululement des hiboux ancestraux, préhistoriques. Le monde n'en finit plus de vieillir. Nos vies sont plus minces que des ailes de papillons, bien plus fragiles que des images. Combien tenace est l'impression que nous avons d'exister, d'avoir un corps, un cœur, de penser et d'agir! Combien friable notre foi!

Certes, il y a de la douceur, de la tendresse, de l'humour dans l'univers de Giguère. Il y a toujours quelque chose de primesautier chez lui: c'est le printemps, ça bourgeonne, même quand c'est l'automne et que tout autour pourtant les feuilles se meurent, tombent, se froissent, sont déchiquetées, aiguisées par

le vent ou amollies par la pluie. Chez Giguère, à vrai dire, c'est surtout l'automne, le temps du roux, du mauve, des ocres: les verts grimacent, les rouges sont violés. Le noir veille, guette ses proies. Les temps sont durs. Tout tranche. Apparaissent des becs d'oiseaux incroyables, pires que des vautours, et des astres lacérés, et des êtres vus comme aux rayons X. Le monde est mis à nu. On voit vos côtes, vos vertèbres. Giguère traverse les peaux comme si c'était des portes.

L'instant d'après, tout est à recommencer. La vie continue, plus loin, plus haut, ailleurs. Vous tenez la peau du serpent, mais il tient à la sienne et il s'en va, il vous a glissé entre les mains: changez de flûte, raffinez votre mélodie, il reviendra.

Apprendrons-nous jamais à nous contenter de ce qui reste, fixé au papier ou à la toile, de ces bribes de temps, de ces instants, momentanément manifestés à nous entre les lignes et les couleurs, fugaces et agaçants, décentrés et incongrus? Taches d'encre sur le jour qui sèche. Astres en mouvement sur papier vélin. Les mondes mûrissent et pourrissent, mûriront et pourriront. Là, tout près, à vos pieds, voyez: ce sont les ombres de grenades mûres, dégoupillées.